

LES MÉMOIRES D'UNE ORPHELINE

PAR MARIE ROUSSEL.

X

(Suite.)

Almah était toujours triste, une larme me révélait ses angoisses, son regard errant me dépeignait ses ennuis, et sa tendresse pour Rosetta m'assurait qu'elle désirait la voir heureuse.

Je lui persuadais que je me résignais à me séparer de Rosetta, que je serais silencieuse si au moins nous l'enlevait à jamais, et elle lui donnait même de m'oublier; mais Almah connaissait mon affection pour cette enfant, et mon émotion, mes sanglots étouffés, ma pâleur, tout lui disait que je la trompais, que cette blessure faite à mon cœur ne se guérirait jamais.....

Je vivais au milieu de ces poignants douleurs, Rosetta allait m'être ravi, et Almah était mourante. Je contemplais cette beauté angélique, Rosetta, rayonnante de candeur et d'espérance, et je voyais Almah enveloppée des ombres de la mort; ses beaux yeux se voilaient, ses lèvres étaient livides, et je pressais sa main glacée.

Le vénérable docteur Marinolini m'espérait plus, la science était impuissante, et il faisait de derniers efforts pour disputer Almah au tombeau, mais son morne silence me disait: elle va mourir.

J'avais besoin d'une consolation, je cherchais autour de moi une dernière illusion, je suppliais le docteur de me le rassurer, mais sa grande tristesse ne me permettait pas d'espérer. Je chancelais, les chagrins avaient épuisé mes forces et Almah réclamait mes soins. Je ne voulais pas la confier à une étrangère; il y a une douce harmonie dans deux existences quand deux cœurs battent à l'unisson, et le désir de ne pas abandonner Almah ranimait mon courage.

Je voulais vivre toujours près d'elle et je veillais à son chevet. Je l'appelais avec tendresse, elle ne m'entendait pas..... Elle murmurait un nom qui m'était inconnu et qui m'arrachait un sanglot, car il me disait que son cœur ne m'appartenait pas entièrement, qu'une image était cachée en son âme, qu'une ombre était ensevelie dans sa pensée, que ce sourire qui se dessinait parfois sur ses lèvres glacées était arraché par un riant souvenir. Je compris qu'un rayon d'amour avait illuminé sa vie et que maintenant elle était plongée dans une nuit profonde.

Je pleurais sur ses déceptions ignorées, ses souffrances cachées, et je compris qu'un amour si pur ne devait être confié qu'au ciel.

La maladie d'Almah s'était aggravée, tout espoir de guérison avait entièrement disparu. Le docteur Marinolini attendait avec calme que cette âme s'envolât vers Dieu. J'entretenais convulsivement Almah, et nos larmes se confondaient et dépeignaient nos cruelles douleurs d'être bientôt séparées. Elle était glacée, je la réchauffais de mon souffle brûlant, je voulais retenir sur ses lèvres ce dernier soupir. Il me fallait pour vivre, sentir palpiter son cœur, lire sa tendresse dans son regard, entendre sa voix caressante, tout il me semblait que chaque murmure de la nature était le doux écho.

J'aimais Almah, j'étais avide de ses caresses, je puisais le bonheur dans son regard si doux, et de penser qu'elle allait m'abandonner, était une cruelle douleur.

Je ne pouvais pas me résigner à me séparer d'Almah, elle m'aiderait à supporter mes chagrins et partait mes souffrances, elle était l'égide qui me protégeait dans les sombres sentiers de la vie. Je ne me sentais plus seule sur cette terre quand m'apparaissait l'image d'Almah.

J'étais inconsolable quand je sentais sa main tremblante et glacée toucher la mienne, et les prières du vénéré prêtre qui la consolait depuis sa douloureuse maladie, étouffaient seules mes sanglots, endormaient en mon cœur mes angoisses. Je m'agenouillais à son chevet et nous recevions ensemble la bénédiction de ce saint pasteur des âmes dont les paroles consolatrices nous faisaient entrevoir les béatitudes célestes.

XI

La cloche de la chapelle nous arrachait toujours un regret, car nous ne pouvions pas aller prier ensemble dans cet asile humble et pur. Nous regardions le prêtre qui s'éloignait tristement du château en suivant les sentiers déserts, cherchant la solitude, cette vie intime avec le Créateur. Il écoutait les murmures mystérieux des bois, et adorait l'ombre de Dieu qui voyait refléter au fond de toute la nature. Heureux, il s'acheminait paisiblement vers le petit village tout rempli de ses bienfaits, et nous pensions à son retour, car, chaque jour, il veillait sur cette âme qui devait bientôt s'envoler au ciel, et il ranimait mon courage.

Je m'illusionnais sans cesse, il me semblait qu'Almah ne devait pas mourir et je la trouvais moins affaiblie; mais mes pensées s'assombrirent quand le docteur Marinolini me refusa une consolation, alors je me voyais seule sur cette terre; la nature n'était plus qu'un linceul, l'aurore était toujours nuageux, et mes larmes, avec la rosée du matin, s'ensevelissaient dans la calice des fleurs.

Je regrettais ces jours heureux où nous priions Dieu dans les profondeurs d'un bois, sur les bords d'un beau lac, sur une plage pittoresque, dans un vallon ensoleillé.....

Almah n'admirait plus ces beautés, sa pensée ne rêvait plus au milieu de tant de merveilles dans ces sphères embellies. Elle n'apercevait plus qu'à travers sa fenêtre un pan de l'horizon, un débris de la nature. Ce paysage pittoresque lui souriait encore, et parfois un rayon de soleil caressait ses yeux endormis par la souffrance.

C'était l'automne, le ciel était souvent nuageux, des feuilles brisées et jaunies en s'envolant allaient tomber près d'elle; l'oiseau ne chantait plus, il rêvait sur la branche d'un grand arbre. Almah était trop affaiblie pour aller au milieu des forêts respirer le parfum qu'exhalaient les plantes aromatiques, effleurées par un premier rayon de la lune, et le plus profond silence régnait dans le chalet d'Almah, nul bruit n'était entendu, si ce n'était la voix du vénéré prêtre et les pas accélérés du docteur Marinolini.

Juanita n'osait pas troubler le calme dans lequel Almah voulait vivre, et Rosetta s'était aperçue de son émotion quand elle lui prodiguait ses soins, et elle craignait de la voir souffrir; mais chaque matin toutes deux m'attendaient secrètement dans le jardin d'Almah. Je m'appuyais silencieusement sur la fenêtre de la petite tourelle, tout près d'Almah. Je regardais l'espace animé par Juanita et Rosetta. Ce muet entretien avait de douloureuses révélations; ma pâleur sent dépeignait mon désespoir, et mon visage décoloré portait l'empreinte des fatigues de l'insomnie. Elles essayèrent furtivement une larme en emportant dans ma chambre le regret d'être séparées de moi.

(A suivre.)

Monsieur Henri Lionais, boîte de poste 957, à Montréal, Canada, désire échanger des timbres du Canada pour des timbres des autres pays.